



Petit Courrier des Dames

Rue Meslée N^o 25.

Rédingotte de gros de Naples garnie de ruches, Chapeau de gros de Naples orné de blondes.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.—Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LE PASSAGE DE L'OPÉRA, OU LE RENDEZ-VOUS.

La plupart des Parisiens, soit pour affaires, soit par désœuvrement, passent hors de chez eux la majeure partie de la journée; aussi, les personnes sédentaires par état exceptées, trouve-t-on rarement chez elles celles à qui l'on veut parler. J'avais besoin de voir ces jours derniers M. D***, un de mes



anciens camarades de collège, rentier... Que ce mot, lecteurs, ne vous donne aucune inquiétude sur le sort de mon ami : M. D*** a placé toute sa fortune sur des biens fonds, avec première hypothèque, et ce que j'avais à lui dire était tout-à-fait étranger aux trois pour cent. Riche, tranquille, et n'ayant rien à faire qu'à tâcher d'employer de la manière la plus agréable pour lui chacune des journées que le ciel lui accorde; n'ayant jamais eu pour les sciences, les arts et les lettres, ce penchant irrésistible qui a fait sortir plus d'une fois un savant, un artiste ou un littérateur distingué d'une classe obscure de la société, M. D*** avait, comme il le dit, tout son tems à lui; il l'employait à aller voir les constructions nouvelles de tel ou tel quartier, et l'on peut ajouter qu'il était un des hommes les plus occupés de France. Je pouvais lui écrire, et en le prévenant de ma visite il m'eût certainement attendu; mais je désirais l'entretenir sans que sa femme connût le sujet de notre conversation. Il s'agissait d'intéresser mon ami en faveur d'un de ses parens malheureux, auquel M^{me} D*** n'avait jamais porté beaucoup d'intérêt, parce que cet homme avait, disait-elle, des défauts... On en a toujours quand on est pauvre, et la pauvreté est certes le plus grand aux yeux de bien du monde. Je pensai qu'il valait mieux donner un rendez-vous à M. D*** hors de chez lui, ce qui ne dérangerait presque rien à ses courses quotidiennes, et me permettrait de lui parler librement. Mais quel lieu choisir, quand, par habitude et par goût, on ne va jamais dans un café?... Eh! *le Passage de l'Opéra*, me dis-je! Et aussitôt écrivant à mon ami, je lui assignai, pour le surlendemain deux heures; la galerie de l'Horloge, l'une des deux du passage, pour le lieu du rendez-vous que je lui demandais.

M. D*** connaissait ma position, et pouvait présumer d'avance que si j'avais quelque chose à lui demander, ce ne pouvait être pour moi; je n'avais donc pas à craindre qu'il se dispensât de se rendre à mon invitation; aussi y allai-je moi-même en toute sécurité. Je regardais avec plaisir la belle façade qu'offre sur le boulevard le Passage de l'Opéra, qui, au premier aspect, a toute l'apparence d'un bel hôtel; mes yeux ne furent pas moins charmés lorsque j'entrai sous la galerie de l'Horloge, la première à droite, quand on fait face au passage. Le magasin de musique de M. Simon Gavaux, que nous avons déjà indiqué à nos lectrices en leur parlant du *Ménestrel Français*, joli journal de chant, est celui qui frappe d'abord les regards: on ne peut s'empêcher, en passant, de jeter un coup-d'œil sur les morceaux de musique placés en étalage, et encore moins de s'y arrêter en lisant après le titre d'une romance, d'une chansonnette, etc., le nom si connu



de M. Amédée de Beauplan : on reconnaît l'air charmant qu'on a chanté la veille, et l'on continue sa course en fredonnant le refrain. C'est aussi ce que j'allais faire lorsque M. D***, qui arrivait, me frappant sur l'épaule : « Ah ! ah ! me dit-il, il paraît que notre ami se connaît en coutellerie !... » J'étais en effet arrêté devant la boutique de M. Vallon, coutelier, avantageusement connu par ses rasoirs d'acier fondu. — « Pas tout-à-fait, lui répondis-je en lui serrant la main ; mais sans m'y connaître beaucoup je pourrais, je crois, parler de ces couteaux avec avantage : le fini de l'ouvrage et la grâce des formes préviennent en leur faveur. — Tu pourrais faire aussi l'éloge de leur bonté, reprend aussitôt mon ami : tu connais le chevalier N***, qui découpe si bien ? — Oui, et qui dîne toujours en ville. — Justement ; parle-lui de ces lames, il t'en dira des nouvelles. Mais, ajouta-t-il, tu as quelque chose qui m'intéresse à me dire ; voyons de quoi il s'agit. — Tu vas le savoir ; mais avant je veux te faire parcourir cette galerie ainsi que l'autre, la galerie du Baromètre, et te faire remarquer quelques-uns des magasins qu'elles renferment. — Volontiers ! tu sais que j'aime à voir, moi, c'est mon état ; voyons donc. — Eh bien, regarde ce magasin de porcelaines : quelle beauté dans les formes de ces vases ! quelle richesse dans leurs ornemens, et quel fini dans leurs peintures ! Ces vases, ces assiettes, enfin tous ces objets, sont de la fabrique de MM. *Baruch et Cerf* : l'un d'eux, M. *Baruch*, a été décoré dernièrement pour la perfection des produits de sa manufacture ; le signe du mérite suspendu à la boutonnière de cet habile manufacturier, n'est-il pas bien à sa place ? Et ce magasin d'orfèvrerie, s'écrie mon ami en m'indiquant à notre gauche un magasin éblouissant par l'éclat des objets qu'il renferme, qu'en dis-tu ? — Je dis que tout le monde y sera pris comme toi, mon cher D***, et ne pourra pas croire que tous ces vases si gracieux de formes, si remarquables par l'art avec lequel les ciselures sont faites ou imitées, enfin que tout ce que contient ce brillant magasin ne soit que de l'orfèvrerie plaquée, mais qui remplace déjà sur la plupart des tables les services en argenterie si coûteux, et qui ne l'emportent sur ceux-ci que par leur valeur réelle. Ce qui est vraiment digne d'attirer une attention toute particulière, c'est le grand vase aussi plaqué, placé en dehors au-dessus de la porte, et servant d'enseigne. Il est d'une seule feuille depuis le *culot* jusqu'à la *gorge*, et c'est sur le tour, grâce à la malléabilité de la matière qui le compose, qu'on est parvenu à lui donner cette forme. Ce magasin est le dépôt de M. *Jean-François Veyrat*, breveté du roi pour perfectionnement, et fournisseur breveté de Monseigneur le Dauphin. On cite sa fabri-

que comme la meilleure en ce genre : tu vois qu'elle mérite sa réputation.

(La suite au prochain Numéro.)

En parlant du dernier volume des Mémoires de M^{me} de Genlis, entre autres citations, plusieurs journalistes se sont attachés à rapporter dans tous ses détails une conversation singulière entre deux duchesses du dix-huitième siècle, et qui donna lieu à une méprise très-comique. Cette citation n'était peut-être pas sans malice de leur part : il serait possible que ces messieurs aient eu l'intention de lancer un petit trait de critique sur une mode qui pourrait bien devenir ridicule pour peu qu'on l'outré davantage chaque jour; mais du moins le joli nom qu'on lui donne à présent la met à l'abri du quiproquo dont il est question dans l'ouvrage de M^{me} de Genlis: qu'aujourd'hui une dame demande à son amie de lui montrer sa *tournure*, permis à elle de s'extasier ou de jeter un cri d'effroi sur le plus ou moins de grâce dans sa forme que présentera la vue de cet objet, sans que d'après cette dénomination les oreilles les plus chastes puissent y trouver à redire. Une *tournure* n'est autre chose qu'une aune de gros de Naples ou de mousseline empesée qu'on place par étage; le dernier doit avoir une demi-aune de longueur; toute la largeur de l'étoffe se trouve réunie vers le haut par de gros plis plats, et au moyen d'une grosse agraffe à manteau qui est fixée dans le milieu des fronces, et que l'on place dans le lacet du corset, à la hauteur que l'on désire, la femme la plus mince, la plus maigre, la plus dénuée de formes, acquiert toute la grâce qui tient à une taille bien cambrée.

Honni soit qui mal y pense; à bon entendeur demi-mot. Nous espérons que les dames nous comprendront assez pour qu'elles puissent se donner à volonté les plus jolies *tournures* possible.

On commence à porter beaucoup de chapeaux en gros de Naples de couleurs foncées; les uns *vert américain*, les autres *solitaire* ou *tête de nègre*; la plupart ont la passe unie; mais on en voit aussi dont la passe est froncée et forme capotte. Beaucoup de ces chapeaux ont des ruches en gros de Naples découpées; ils sont presque tous garnis avec des rubans nués de couleurs tranchantes, mais dont pourtant la principale nuance est assortie avec le fond du chapeau.

Les chapeaux négligés en gros de Naples blanc, se doublent quelquefois en satin de couleur; les brides sont pareilles à la doublure, qui est généralement rose ou jaune serin. Les demi-

voiles reprennent faveur pour les chapeaux du matin, mais la blonde en est très-basse et posée presque à plat.

On voit déjà chez les modistes plusieurs chapeaux habillés qui indiquent que l'hiver s'approche. Le plus joli que nous ayons encore vu sortait des magasins de M^{me} Mure : il était en crêpe rose ; la passe relevée entièrement sur le devant était soutenue par une griffe en satin rose garnie d'une petite blonde ; sur le haut de la tête, un bouquet de marabouts et de plumes roses, dont une très-longue venait tomber en spirale sur l'épaule gauche.

Quelques nœuds placés sur le devant des chapeaux, ont par leur forme une certaine tendance à se rapprocher de ceux que l'on désignait sous le nom de nœuds en moulin à vent, en observant que les coques sont aujourd'hui beaucoup plus élargies, et séparées par un large morceau de ruban ou de paille, posé à plat ou milieu des coques, et qui paraît entourer le nœud.

La couleur rose et *Oiseau de Paradis* (chamois clair, tirant sur le paille), se disputent l'avantage de composer les robes habillées. Aucun changement ne se fait encore sentir dans la forme des corsages, qui sont toujours très-amples, soit qu'on les porte froncés, ou à gros plis plats partant des épaules, et formant le cœur en se rapprochant vers le milieu du bas de la taille ; les manches en gigot se soutiennent encore, mais elles ne se terminent plus que par un simple poignet très-étroit.

Nous avons presque eu froid en apercevant dans les ateliers de M^{me} Huchet plusieurs robes en velours noir ; qu'on accuse après cela les dames de manquer de précaution ! La plupart de ces robes n'avaient pour tout ornement qu'une grosse torsade formée par trois bandes de velours noir de diverses nuances, afin que la différence de leurs reflets pussent faire ressortir avec avantage la simplicité de cette garniture.

Les redingotes très-négligées ressemblent aux robes des der-viches ; une ampleur de plis démesurés est retenue sur les épaules par un petit poignet ; on les croise sur le devant, et une ceinture pareille à la robe, ou une torsade, vient réunir les plis, auxquels le mérite de la taille peut seul donner une tournure plus ou moins *désavantageuse*.

Aux *Andrinoples* rouges, qu'on est convenu d'abandonner à sa femme de chambre, succèdent en ce moment les *Andrinoples* bleus, qui probablement auront bientôt le même sort que leurs prédécesseurs; nous n'en parlons que pour l'acquit de notre conscience.

Nous ne voulons pas attendre au 25 pour annoncer aux maris, aux frères et aux petits cousins de nos abonnées, qu'il paraît depuis quelques jours de charmantes cravattes en soie des Indes, fond solitaire, parsemée de grandes étoiles dont le milieu est rouge, liséré de blanc et les pointes bleues; d'autres, qui nous ont paru plus distinguées encore, ont des losanges façonnés en bleu seulement.

LITTÉRATURE.

BALLADES ANGLAISES ET ÉCOSSAISES, Traduites par M. Loeve Weimar (1).

Nous ne sortirons pas des limites que semble nous imposer notre titre de *Journal des Modes*, en entretenant nos lecteurs de ce genre de littérature. Ceci, même, rentre tout-à-fait dans nos attributions, et nous commettrions, à mon sens, une faute aussi grave en négligeant de mettre nos abonnées au courant de tel ou tel genre d'ouvrage aujourd'hui en faveur, que s'il nous arrivait, ce dont Dieu nous préserve, de manquer à décrire telle forme de chapeau ou telle garniture de robe aujourd'hui en vogue.

La ballade, premier jet d'une imagination exaltée et poétique, peut être considérée comme la mère du romantisme; elle en a le vague, le charme, la magie, sans avoir les phrases alambiquées et les expressions boursoufflées dont on a depuis encombré ce genre.

L'ingénieuse Grèce devait être et fut le berceau de la ballade: c'est du moins en langue grecque que nous sont parvenues les plus anciennes, dont quelques-unes ont été traduites avec tant de succès par M. Fauriel, sous le titre de *Chants populaires de la Grèce Moderne*. Un trait que j'ai été à même de recueillir peut donner une idée de l'impression que

(1) Un volume in-8°. Papier fin satiné, 7 fr., franc de port par la poste, 8 fr. 50 c. Le texte anglais, avec un glossaire in-8°. satiné, 4 fr. A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, rue de Tournon, N° 6.

ce genre de poésie fait toujours sur ceux qui les entendent répéter dès l'enfance.

J'ai connu à Paris un pauvre vieillard de Corinthe, que les malheurs de sa patrie avaient forcé de chercher un asile parmi nous; il ne savait ni lire ni écrire, et pourtant il était poète, et avait composé en grec moderne un grand nombre de poésies pleines de charme et de naïveté; il en savait aussi beaucoup d'autres, composées par ses compatriotes, et je me plaisais à lui faire redire ces anciens lais si variés et si touchans, auxquels le rythme et l'harmonie de la poésie grecque donnaient encore un nouvel attrait. Il récitait ces vers avec une énergie et une expression indéfinissables; mais, après quelques strophes, ses yeux s'emplissaient de larmes, ses sanglots étouffaient sa voix, et, lorsque je lui demandais pourquoi ces pleurs: Hélas! disait-il, je ne les entendrai plus chanter.

L'Espagne aussi se rendit célèbre par ses ballades; l'imagination si vive de ses habitans les fit revêtir des brillantes formes de la poésie tous les événemens qui se passaient sous leurs yeux; non-seulement l'expression de leurs sentimens et de leurs passions, mais aussi leurs faits d'armes, leurs excursions, leurs victoires, leurs défaites, en un mot, toute leur histoire.

L'Allemagne, et surtout Goëthe, auquel il était donné de remporter des palmes dans toutes les carrières, réussit à son tour dans ce genre comme dans les autres, et composa plusieurs ballades bien remarquables par un sentiment profond, mélancolique et lugubre, et par une teinte de mystérieux qui n'est pas sans charme.

Mais, de tous les pays où on a cultivé la ballade, l'Angleterre et l'Écosse sont sans contredit ceux qui ont excellé dans ce genre. La simplicité et la naïveté du récit, jointes à l'énergie de la pensée et à l'intérêt dramatique, sont ce qui les caractérise. Chacune est comme un roman attachant, orné du charme de la poésie; chacune est un poëme, mais un poëme qui n'a pas besoin des douze chants de rigueur pour arriver au dénouement.

Ce sont ces productions si remarquables et si peu connues parmi nous, des Campbell, Lewis, Th. Moore et beaucoup d'autres, que M. Loeve Veimars a entrepris de faire passer dans notre langue, et il est, je crois, difficile de mieux réussir. Si l'on peut quelquefois lui reprocher de n'avoir pas suivi avec une servile et minutieuse exactitude le texte anglais, ces légères différences prouvent en quelque sorte le discernement du traducteur, et sont presque toujours à l'avantage de la traduction. La simplicité et la naïveté du style, qui sont le plus

grand charme de ces chansons populaires, nous sont surtout parvenues dans toute la fraîcheur des originaux, et n'ont rien perdu sous la plume habile de M. Loeve Veimars.

J....

VARIÉTÉS.

Socrate définissait la beauté une tyrannie de peu de tems ; Platon l'appelait une principauté établie par la nature ; Carnéade, un règne solitaire. Après de telles autorités, il ne nous reste rien à discuter sur la beauté ; et, tout effrayés nous-mêmes de nos antiques citations, nous craindrions peut-être d'être accusés de pédantisme, si nous ne prouvions que tous ces philosophes n'ont été appelés ici qu'en témoignage du pouvoir dangereux que peut exercer une jolie figure ; en effet, comment ne pas craindre quelque doute en racontant l'aventure tragi-comique arrivée à un Anglais épris jusqu'à l'extravagance pour une beauté cruelle ? Après avoir admiré une dernière fois ses traits charmans, et essuyé de nouveau ses durs refus, il revint chez lui, et, dans son affreux désespoir, écrivit le billet suivant, avant de se tuer, puis ordonna à son homme de confiance de faire un flambeau de sa graisse, d'aller trouver son inhumaine, et de lui faire lire à la lueur de ce flambeau.

« Tu m'as défendu de brûler pour toi : je brûle actuellement dans ta main, et c'est à la lueur de ma flamme que tu lis mes derniers adieux !!! »

Il faut avouer que ce n'est pas dans notre nation que nous trouverions de tels exemples de sentiment ! Nos jeunes Céladons pensent bien quelquefois perdre la tête par amour ; mais se faire fondre la graisse en forme de flambeau, pour témoigner son désespoir !... Oh, il faut avouer que l'invention est trop lumineuse pour leur appartenir !

AVIS TRÈS-ESSENTIEL.

A dater du 15 octobre prochain, les lettres et les abonnemens doivent nous être adressés Boulevard des Italiens, N° 2, près le passage de l'Opéra.

A ce Numéro est jointe la Planche 331.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.